



**HAL**  
open science

## ”De l’art de faire des enfants d’esprit”

Anne Verjus

► **To cite this version:**

Anne Verjus. ”De l’art de faire des enfants d’esprit” : Les médecins, les femmes et la fabrique du citoyen au début du XIXème siècle. Femmes, Familles, Filiation, société et histoire, en hommage à Yvonne Knibiehler, Etudes réunies par Marcel Bernos et Michèle Bitton, préf. de Maurice Agulhon, Publication de l’Université de Provence, 2004. halshs-00004703

**HAL Id: halshs-00004703**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004703>**

Submitted on 22 Sep 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Participation à l'ouvrage *Femmes, Familles, Filiation*, en hommage à Yvonne Knibiehler, Publications de l'Université de Provence, 2004.

## De l'art de faire des enfants d'esprit : les médecins, les femmes et la fabrique du citoyen au début du XIX<sup>ème</sup> siècle

VERJUS Anne  
*Centre d'Etudes et de Recherches  
sur l'Administration et le Territoire (CERAT/Grenoble)*

En 1976, Yvonne Knibiehler signait un article des *Annales* intitulé « Les médecins et la nature féminine au temps du code civil »<sup>1</sup> ; maintes fois cité jusque dans les travaux universitaires les plus récents, il est devenu ce qu'on appelle une « référence ». Dans la continuité de ce travail sur le discours politique et moral tenu par une profession qui voulait « prendre le relais des prêtres dans la direction des consciences et des conduites »<sup>2</sup>, et dans la même perspective compréhensive de la situation politique et sociale des femmes, je voudrais m'attarder sur une science médicale qui eut, à cette même époque du Code civil, son heure de gloire et qui mit, elle aussi, les femmes au cœur de son projet. Il s'agit de la Mégalanthropogénésie, ou de « l'art de faire des enfants d'esprit ». Discours médical mis au service de l'organisation politique, cette science proposait de produire, reproduire et développer une élite à partir d'une politique matrimoniale de (ré)génération.

---

<sup>1</sup> Cf. Yvonne Knibiehler, « Les médecins et la « nature féminine » au temps du Code civil », *in Annales*, juill-août 1976, n°4, pp. 824-845.

<sup>2</sup> *Ibid.*

## Générer pour régénérer : une science médicale du politique

Le terme de génération a aujourd'hui la double faculté de renvoyer à la fois à la collectivité des individus nés à la même période historique, et à l'acte de création de la vie. Elle est donc cet acte « individuel » par lequel se crée, à un moment historique donné, une société d'égaux : égaux autant par l'âge que par le partage. Mais cette création individuelle d'un ensemble homogène résonne elle-même en double écho : celui de la reproduction, et celui de la régénération. A l'époque révolutionnaire, l'on prête surtout l'oreille au second de ces deux échos : mettre au monde, c'est faire peau neuve plutôt que renouer avec ses ancêtres ; créer un monde nouveau, c'est régénérer plutôt que reproduire. Si, dans ces années de basculement politique, la génération est régénération, le discours médical qui détient le monopole du savoir sur la première, ne peut éviter de produire aussi une science du politique.

Ce n'était pas, loin s'en faut, l'unique façon de considérer la régénération et Mona Ozouf nous a décrit ce qu'elle nomme son « autre versant »<sup>3</sup> : celui de l'homme nouveau surgi « dans l'éblouissement du prodige » ; qu'on répugnerait presque à encadrer par des lois devenues inutiles ; celui enfin dont la renaissance, *déjà advenue*, ne nécessiterait pas qu'on prête main forte aux dames dans leur ouvrage de nature. Les médecins qui font de la génération le terrain d'un projet politique ne se situent évidemment pas sur ce versant-là : à l'opposé d'un laisser-faire ébloui, leur régénération « imposée » se veut d'abord le fruit d'une volonté, celle d'hommes et de femmes qui s'allient pour améliorer la génération future ; loin du souffle quasi divin qui engendre à jamais « l'inouï et le jamais vu », c'est par le ventre des femmes que cette « science médicale du politique » propose d'en passer pour fabriquer l'homme nouveau.

---

<sup>3</sup> Cf. sa notice « Régénération » du *Dictionnaire critique de la Révolution française* (François Furet et Mona Ozouf, dir.), Paris, Flammarion, 1992.

Les mystères de la génération, au sens de création de la vie, sont alors loin d'être éclaircis<sup>4</sup>. Les médecins en conviennent qui professent un défaitisme parfois nimbé de religiosité : « Tel est le mystère de la génération : l'Être suprême l'a couvert d'un voile si épais qu'aucun humain ne pourra le déchirer.<sup>5</sup> » Et vingt ans plus tard, le mystère ne s'étant pas dissipé, la même image du « voile impénétrable » servira encore au médecin J.-J. Virey pour décourager ses contemporains de mener une entreprise aussi téméraire que « celle de prétendre expliquer le mystère de la génération de tous les êtres<sup>6</sup>. » Pourtant, pendant ces années où la recherche, visiblement, piétine, les médecins, eux, trouvent des solutions et le clament : pragmatiques autant que poètes, hommes de science au service d'une politique, ils échafaudent les voies qui mènent à la nouvelle génération. C'est à dire à la nouvelle manière de mettre au monde les prochains hommes d'une société appelée à se régénérer. Lorsque cet homme nouveau s'incarne plus particulièrement incarné dans une élite, cette science prend pour nom très particulier : « Mégalanthropogénésie »<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Il faudra attendre les années 1830 pour que les premières expériences mettent en évidence le rôle de l'ovule et du spermatozoïde dans la fécondation. Cf. Elizabeth A. Williams, *The physical and the moral, Anthropology, physiology, and philosophical medicine in France, 1750-1850*, Cambridge University Press, 1994.

<sup>5</sup> *Lettre au citoyen Millot, sur son système de la génération et sur l'art de procréer les sexes à volonté*, par Guilhermond, Paris, 1802. En 1829, Demangeon avoue encore les perplexités de la science en matière de génération, dans *Anthropogénèse, ou Génération de l'homme...*, par J.-B. Demangeon, (...), Paris, 1829.

<sup>6</sup> Julien-Joseph Virey signe l'article « Génération » du *Dictionnaire des Sciences médicales*, par une société de médecins et de chirurgiens, dir. par MM. Adelon, Alibert, Barbier et al., Panckoucke, 1819. Après avoir pris l'espace de sept pages pour décrire les théories sur la génération, il pose enfin son point de vue, sans l'explicitier davantage que comme suit : « L'œuf récent, la graine non mûre du végétal, les tendres linéaments du fœtus, sont d'abord une sorte de mucosité presque inanimée, existant dans la mère ou la femelle, et qui a besoin d'être excitée par la force vitale du père, par l'acte de la fécondation. ».

<sup>7</sup> *Essai sur la mégalanthropogénésie, ou l'Art de faire des Enfants d'esprit, qui deviennent de grands hommes; suivi des traits physiognomoniques propres à les reconnaître, décrits par Lavater, et du meilleur mode de génération*, dédié aux membres de l'Institut national de France, par Robert le jeune, des Basses-Alpes, à Paris, an X (1801), 240 p.

## La mégalanthropogénésie

« Mégalanthropogénésie » : le terme vient du titre de la thèse que soutient Robert Le Jeune en 1799<sup>8</sup>, *Essai sur la mégalanthropogénésie...* Elle est publiée en 1801, rééditée et rapidement épuisée dès 1803<sup>9</sup>. Ce succès éditorial est confirmé par la reprise du terme non seulement par les gens du théâtre, puisqu'elle est l'objet d'une pièce de vaudeville, en 1807<sup>10</sup>, aussitôt traduite en italien<sup>11</sup> ; mais également par sa présence sous forme de notice dans le très sérieux *Dictionnaire des Sciences médicales* publié en 1819<sup>12</sup>.

L'ouvrage est dédié aux « savants et illustres membres de l'Institut national de France » ; il se présente d'emblée comme le moyen simple (aussi simple que d'avoir « un cheval arabe » ou un « basset à jambe torse ») de créer de grands hommes à volonté : « si le gouvernement adopte le plan que je propose, expose le tout juste docteur en médecine dès l'introduction de son ouvrage, l'humanité et les sciences auront moins à gémir de la perte de tant d'hommes célèbres qui ont illustré et illustrent la patrie, et dont le génie, quoique vivant dans leurs ouvrages, deviendra, à leur mort, muet pour la postérité. » Le projet, dont le secret repose dans la sélection des hommes, vise à la construction d'une élite captive et auto-

---

<sup>8</sup> Cf. Anne Caro, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation, XIXème-XXème siècle*, Paris, Ed. du Seuil, 1995, p. 20.

<sup>9</sup> Toujours selon Anne Caro, p. 20, à qui je dois la découverte de cet ouvrage.

<sup>10</sup> *L'Ile de la Mégalanthropogénésie, ou les Savants de naissance*, vaudeville en 1 acte, par MM. Barré, Radet, Desfontaines et Dieulafoi, Paris, Vaudeville, 26 mai 1807, Paris, Hénée et Dumas, 1807, 43 p. Il existerait également, selon Anne Caro, un vaudeville dont je n'ai pu retrouver la trace, intitulé *Le Mégalanthrope*, écrit par un étudiant en droit du nom de Fruchier. Cf. Anne Caro, *op. cit.*, p. 22.

<sup>11</sup> *La Megalanthropogenesisia, ossia l'Isola sapiente*, commedia delli signori Barré, Radet, Desfontaines e Dieulafoi, trasportata ad uso del teatro italiano dal signor Luigi Rossi, Venezia, A. Rosa, 1807, 48 p.

<sup>12</sup> Cf. *Dictionnaire des Sciences médicales...*, *op. cit.* L'auteur de la notice n'est autre que Julien-Joseph Virey, auteur de celle sur la *Génération*. On trouve une autre mention du terme « mégalanthropogénésie » dans la notice *Esprit*, signée du même J.-J. Virey, dans laquelle le médecin prend manifestement ses aises puisqu'il la déclare carrément « absurde ».

engendrée. Nous sommes donc sur le versant le plus abrupte de la « régénération imposée », celui qui mène au sommet.

Le terme de mégalthropogénésie est un assemblage des trois racines grecques de « grand », « homme » et « procréation ». Elle est donc, étymologiquement, l'art de procréer de grands hommes ; mais selon son « inventeur », elle consiste en « l'art de faire des enfants d'esprit ». La nuance est de taille, car la distance, de l'enfant d'esprit au grand homme, est aussi vaste que l'ensemble des définitions possibles de l'esprit et de la grandeur : en admettant qu'un grand homme soit, au sens large, un homme d'esprit, peut-on à l'inverse confondre l'enfant d'esprit et le futur grand homme ? Le développement d'une intelligence et une situation au sommet de la hiérarchie sociale ? La confusion oblige à définir les notions de « grand homme », d'« enfant d'esprit » et de mégalthropogénésie telles qu'elles ont été utilisées par l'auteur et son public, avant d'aborder le principe et les conditions de son projet.

La plupart des ouvrages de médecine ont jusque-là prodigué leurs conseils en direction des parents soucieux d'éviter le douloureux problème des difformités congénitales. Le « bel enfant » était d'abord l'enfant né sain et bien membré<sup>13</sup> ; et les recommandations de cette *Callipédie* au nom si doux (l'art de faire de beaux enfants) tendaient surtout à mettre en garde les femmes contre leur propre imagination, première responsable des malformations du fœtus<sup>14</sup>. La nouveauté de Robert le jeune est dans son double souci d'améliorer les *esprits* et de les améliorer pour le *bien de la Nation*.

Pourquoi, se demande-t-il en guise d'introduction, les grands hommes sont-ils donc si rares ? La réponse fuse : on a négligé de voir le mécanisme de la génération et de considérer que l'unique moyen de conserver la race des grands hommes résidait dans les « mariages mégalthropogéniques » :

---

<sup>13</sup> *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle durant la grossesse, et sur les autres causes, prétendues ou réelles, des difformités et des variétés naturelles*, par J.-B. Demangeon, (...), Paris, chez l'auteur, 1807.

<sup>14</sup> Cf. *La Callipédie, ou l'Art d'avoir de beaux enfants, traduction nouvelle du poème latin de Claude Quillet*, par J.M. Caillau, (...), 1799. L'ouvrage est une nouvelle traduction, augmentée d'un passage de la main du traducteur sur les qualités du sexe faible, du texte de 1655 ; J.-J. Virey, dans la très courte notice qu'il consacre à la Callipédie dans le *Dictionnaire des Sciences médicales...*, la discrédite aussi fermement que la mégalthropogénésie.

« Mariez un homme d'esprit avec une femme d'esprit, et vous aurez des hommes de génie. » Cela est le moyen. Le « principe reconnu » qui le fonde a pour parrain l'influent Buffon ; c'est que, dit-il, « la dégénérescence des races se fait toujours par les femelles » ; et les arguments sont légion, pris par Robert dans l'immensité des divers génies de l'histoire, qui ont soit tous été célibataires, soit « livrés à des caprices bizarres », soit enfin guidés dans leurs choix matrimoniaux par « les vertus du cœur » au détriment des « talents de l'esprit ». En somme, ces grands hommes du passé « ont semé, pour ainsi dire, des terres ingrates et stériles ; le germe de l'imagination n'a pu lever au milieu des ronces de l'ignorance, et quelque excellent caractère qu'ait eu *Thérèse*, elle ne pouvait produire que des enfants indignes de *Jean-Jacques*. »

Le moyen et le principe établis, reste le mobile : la gloire et le bonheur des sociétés. Car la perspective de Robert n'est ni circonscrite, ni même destinée à la sphère familiale : il ne s'adresse pas aux parents mais au gouvernement ; son souci n'est pas l'enfant, mais la constitution, la reproduction et le développement d'une élite. C'est ici que l'enfant d'esprit devient captif d'une ambition nationale qui a tôt fait de le confondre avec l'homme de gloire dont elle a besoin. Voici son plan : « Le système de la Mégalanthropogénésie une fois reconnu vrai, il suffit, pour qu'on l'adopte, que le gouvernement invite tous les hommes d'un talent supérieur, à n'épouser que des femmes dont l'esprit sera cultivé, leur promettant une éducation nationale et gratuite pour leurs enfants. » Il sera donc établi deux grands collèges nationaux portant le nom d'Athénée, l'un féminin, l'autre masculin, exclusivement consacrés à l'éducation de ces « grands hommes choisis par le gouvernement » à partir de l'âge de sept ans. Chaque élève cultivera, de préférence, le talent de son père ; toute son éducation baignera dans un décor majestueux, à la mesure de la grandeur des idées que l'on souhaitera imprimer à son jeune esprit. Au final, un grand jury national, lorsqu'il aura jugé son éducation accomplie, désignera la « place » qu'il devra « occuper ». Tous les ans, à la fête de la République, le premier consul donnera une récompense nationale aux six élèves de chaque Athénée qui se seront le plus distingués ; et ce jour-là, devenu aussi célèbre que les jeux olympiques de l'ancienne Grèce, seront également célébrés, sous les yeux admiratifs du monde savant accouru, les mariages

mégalthropogéniques ; c'est-à-dire, des mariages unissant entre eux ces jeunes gens éduqués dans les Athénées.

A ce dispositif, un jeune étudiant en droit répondit par ces quatre vers :

« Pour l'auteur de ce système  
Il est fâcheux aujourd'hui  
Que son père n'ait pas lui-même  
Su son secret avant lui. »<sup>15</sup>

Le plaisantin n'est pas le seul à répondre sur ce mode. Un groupe d'auteurs, en 1807, s'empare du sujet et dépeint à ses contemporains ce que serait un monde mégalthropogénique : tous les hommes devenus des savants, c'est-à-dire des architectes, des gastronomes (sic), des chimistes, des mnémonistes, des astrologues, des philosophes, des poètes, des avocats et des musiciens, ceux-ci passeraient leur temps à pérorer ou déclamer, inutiles et vains, sans même s'apercevoir que la population de l'île périclité. Le salut viendra d'une jeune fille qui choisit pour mari un homme venu de la mer et surtout, habile de ses mains. Il est intéressant de constater que, si l'idée d'un monde composé uniquement d'enfants d'esprit est ce qui, dans le plan de Robert, paraît le plus risible aux auteurs de ce vaudeville, c'est parce que, comme Robert, ils confondent l'enfant d'esprit et le savant. Car si l'*Ile de la Mégalthropogénésie* dépérit, c'est bien faute d'avoir su maintenir la diversité sociale indispensable à sa bonne santé économique ; et si on ne saurait multiplier les enfants d'esprit sans mettre en danger la hiérarchie des métiers, c'est parce qu'il n'est pas d'enfant d'esprit qui ne choisisse une place de savant. Ce qui résonne ici, c'est une des formes les plus achevées de la pensée méritocratique de l'époque. Le plus haut placé dans la hiérarchie sociale est aussi, nécessairement, et aussi très simplement, le plus intelligent et le plus savant, et non le plus rare, le plus utile, le plus recherché, le plus chanceux, ou le plus avisé, etc. ; inversement, les professions les plus utiles à la production sont celles où l'esprit n'a pas sa part. Le talent ne se déploie, naturellement, qu'en direction du sommet et dans le cercle étriqué des professions savantes. Pour Robert le jeune, comme pour ses critiques, il n'a

---

<sup>15</sup> Fruchier, *Le Mégalthrope*, cité par Anne Caro, *op. cit.*, p. 22.

pas d'autre destination. Et il n'est pas très surprenant à cet égard qu'un médecin républicain comme Julien-Joseph Virey se soit indigné d'un tel usage de la génération ; car lorsque l'art de faire des enfants d'esprit se conjugue avec la réservation de places au sommet de l'Etat, les deux conditions pour créer une nouvelle noblesse se trouvent réunies.

J.-J. Virey consacre de longs développements à la mégalthropogénésie, dans la notice du *Dictionnaire des Sciences médicales*. Il y avoue surtout son ignorance quant à l'hérédité de l'esprit ; mais il y affirme aussi de manière très ferme son opposition politique au principe mégalthropogénique qui risquerait de faire renaître les conditions d'une société aristocratique : « nous concevons que l'idée de la mégalthropogénésie puisse flatter les familles nobles et leur faire aisément supposer les vertus non moins héréditaires chez elles que des armoiries ». Mais ajoute-t-il après de longs détours, l'hérédité de la fortune et du pouvoir étant néfaste à l'émulation, il « faut » au contraire que les destins s'accomplissent et que « la roue de la fortune tourne sans cesse. » Et le ton prescriptif qui parcourt tout ce cours médical de politique pèse de tout son poids lorsqu'en conclusion, il assène : « Il ne faut donc pas se fier beaucoup à la mégalthropogénésie pour les rois comme pour les sujets. »

Ces contemporains ont reçu le projet de Robert le jeune soit comme la tentation de restaurer la transmission des places, soit comme le projet utopique de faire de tous les hommes des savants. Dans ces deux cas, ce n'est pas l'existence d'une élite qui leur pose problème, car J.-J. Virey non seulement l'accepte, mais la souhaite, à condition qu'elle soit issue d'un vertueux laissez-faire ; et les hommes de théâtre n'imaginent pas une société d'où la diversité des places et des métiers aurait disparu : « faut des savants, pas trop n'en faut », disent-ils, repris sur ce point par le docte médecin.

Quant à la transmission, elle n'est mise en cause qu'en tant qu'elle est une transmission des places. La transmission des talents reste, comme la génération, un mystère. Ce qui est changé, par contre, c'est le rôle des femmes dans les hypothèses avancées pour éclaircir ce mystère : de « vases », elles sont devenues un véritable « principe actif ».

## Une politique matrimoniale

L'homme d'esprit selon Robert le jeune ne trouvera à se prolonger que par une épouse digne de lui. Nous avons vu qu'historiquement, il le montrait célibataire, pervers ou mal marié. De sorte que l'entière responsabilité d'une bonne génération, c'est-à-dire d'une transmission des talents du père au fils, incombe à la mère. La race dégénère par les femmes, dit-il ; non par les femmes en tant que telles, mais par les femmes lorsqu'elles sont mal choisies : c'est donc avant tout d'une politique matrimoniale que dépend la réussite de son projet. Et d'une politique matrimoniale où les qualités propres à la mère deviennent le cœur de cible.

Au discours de la stérilité des esprits masculins, stérilité du corps inversement proportionnelle à l'énergie placée dans le travail cérébral, répond celui de la fertilité, y compris intellectuelle, du corps des femmes. « Rien n'affaiblit plus le cerveau que les fonctions génitales »<sup>16</sup> : l'homme est dans un rapport d'économie à son corps, tandis que la femme peut sans crainte consacrer toute son énergie et son esprit à la génération, pour laquelle, selon J.-J. Virey, elle a été « uniquement créée ». Robert le jeune reprend à son compte une grande partie de la science médicale de son temps en assurant que la femelle a plus de part que le mâle dans la génération<sup>17</sup> : on est loin, désormais, des théories du « sang épuré » où la femme n'offrait qu'un vase à la semence masculine<sup>18</sup>. Redisons pourtant que les connaissances n'ont guère progressé en la matière, depuis l'ancien régime. Mais le postulat s'est inversé ; il va de soi désormais que la femme joue un rôle déterminant dans le processus de génération. J.-J. Virey la désigne comme la « tige des espèces »<sup>19</sup> ; J.-A. Millot, comme la condition indispensable au perfectionnement de l'homme<sup>20</sup>, voire l'unique foyer de développement d'un génie masculin<sup>21</sup>. Robert le jeune prend exemple sur

---

<sup>16</sup> Cf. Virey, *Notice « mégalanthropénésie », op. cit.*

<sup>17</sup> Cf. Anne Caro, *op. cit.*

<sup>18</sup> Cf. Jacques Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIIIème siècle...*, Paris, Armand Colin, 1963.

<sup>19</sup> Cf. sa notice « Génération », *op. cit.* ; ainsi que *De la femme, sous ses rapports physiologique, moral et littéraire...*, 1825, p. 4.

<sup>20</sup> Cf. *Médecine perfective, ou code des bonnes mères*, par Jacques-André Millot..., Paris, 1809.

<sup>21</sup> Cf. Jacques-André Millot, *L'art d'améliorer et de perfectionner les hommes, au moral comme au physique...*, Paris, 1801.

les Romains, qui n'ont porté si loin l'ardeur guerrière, « que parce que leurs femmes, sans cesse présentes à leurs triomphes, à leurs spectacles, aux combats des arènes, faisaient sucer avec le lait, à leurs enfants, la passion conquérante de leurs maris. »<sup>22</sup>

Ce basculement des postulats coïncide avec un autre basculement, celui de la société aristocratique à la société des individus libres et égaux en droit : faut-il y voir une relation ? Y a-t-il un rapport de cause à effet entre le projet politique de mise à niveau de tous les citoyens, et le recentrage du processus générationnel sur leurs épouses ? Nous n'avons pas ici l'espace pour répondre aux questions qui naissent d'une approche de la « génération politique » par l'angle aigu de la mégalthropogénésie. Mais tout un champ de recherche est susceptible de s'ouvrir autour de la pensée de la relation entre les hommes et les femmes dans la construction de la société politique post-révolutionnaire. Nous en avons exploré le versant électoral<sup>23</sup>, mais il va de soi que la catégorie familiale ne détermine si fortement le champ de la citoyenneté qu'en raison de sa prégnance sur la pensée républicaine de *tout* le politique, c'est-à-dire bien au-delà du seul droit de suffrage. Aussi, cette politique matrimoniale qui structure le projet de Robert le jeune déborde-t-elle largement le seul champ déjà large de la science médicale du politique, pour rejoindre la science du politique : P.-L. Roederer, dans son *Cours d'Organisation sociale*, en fait le cœur de sa politique de gouvernement des esprits<sup>24</sup>. Le contrat de mariage n'est pas seulement le contrat politique par excellence, celui qui motive la formation d'une société civile et politique des pères de famille citoyens<sup>25</sup> ; il n'est pas seulement le « premier pivot de la société »<sup>26</sup>, d'où tout abus se répercuterait immédiatement sur le corps politique ; il est également ce par quoi se gouvernent les hommes, et là nous touchons peut-être au cœur du

---

<sup>22</sup> Toute une rhétorique se développe, à l'époque, autour de la femme comme témoin indispensable du spectacle des hommes. A titre d'exemple, et en attendant de pouvoir renvoyer à une étude plus conséquente sur le sujet, cf. Roederer, *Cours d'organisation sociale, Cinquième et Onzième discours*, 1793 ; et Jacques-André Millot, *L'art d'améliorer et de perfectionner les hommes, au moral comme au physique*, 1801.

<sup>23</sup> Cf. Anne Verjus, *Le cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, 2002.

<sup>24</sup> Cf. Roederer, « Cours d'organisation sociale, fait au Lycée en 1793 », in *Œuvres du comte Pierre-Louis Roederer, publiées par son fils*, A.M. Roederer, Paris, 1859, tome huitième.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Cf. *Contrat conjugal, ou loix du mariage, de la répudiation et du divorce*, Neuchâtel, 1783.

projet politique révolutionnaire : le mariage est certes ce qui organise la relation entre les hommes et les femmes, mais il est aussi ce qui motive l'action citoyenne des premiers, en la plaçant « structurellement » sous le regard, l'opinion, le jugement des secondes<sup>27</sup>. A tel point que le mariage a pu être proposé en récompense de l'action, citoyenne<sup>28</sup> ou militaire<sup>29</sup>, des hommes. Le thème de l'influence des femmes, ce poncif de la littérature anti-aristocratique qui la dénonce depuis les années 1780<sup>30</sup>, demeure l'un des motifs centraux de l'action politique sur les hommes, et ceci, tant que dure la conviction qu'on ne les gouverne jamais aussi efficacement que par

---

<sup>27</sup> Deux éléments motivent l'action des hommes, selon P.-L. Roederer : la passion de la gloire, et la passion des femmes. En 1793, lorsqu'il aborde, dans son *Cours d'organisation sociale*, sa théorie des éléments moraux de la société, il indique très clairement le moyen de faire des femmes la « garantie de l'ordre social » parce qu'elles seraient les « dispensatrices des plus douces récompenses, des plus sensibles châtiments » ; il montre comment « seulement par leurs regards d'un moment, elles influeraient à de longues distances de temps et de lieux sur les hommes de tous les états et de tous les âges ; comment, enfin, elles exerceraient une *supermagistrature*, qui assurerait la régularité de toutes les autorités ».

<sup>28</sup> *L'andrographe, ou Idées d'un honnête homme, sur un projet de règlement, proposé à toutes les Nations de l'Europe, pour opérer une Réforme générale des mœurs, et par elle, le bonheur du Genre Humain, avec des notes historiques et justificatives*, recueillies par N.-E. Rétif-de-la-Bretonne, éditeur de l'ouvrage, à La Haie, 1782. Voir également P.-L. Roederer, « Cours d'organisation sociale... », *op. cit.*

<sup>29</sup> Cf. Bernard Ducasse, « Fêtes de l'Empereur et rosières libournaises », in *Revue archéologique et historique du libournais*, tome 49, 1981, n° 180. Je dois à Frédéric Caille de m'avoir fait connaître cet article et plus largement, l'existence de ces mariages impériaux.

<sup>30</sup> Cf. Sarah Maza, *Vies privées, Affaires publiques. Les causes célèbres de la France pré-révolutionnaire*, Paris, Fayard, 1997.

leurs vices et leurs passions<sup>31</sup>, c'est-à-dire au moins jusqu'à la fin de l'Empire<sup>32</sup>.

Robert le jeune séduit peu ses contemporains par son « art de faire des enfants d'esprit » : la perspective de voir reflourir l'ancienne aristocratie (ou son contraire une république de savants abscons) enlève toute crédibilité à son projet, qui va rapidement tomber dans l'oubli. Mais sa politique matrimoniale ne fait rire ni réagir personne parce qu'elle est au cœur de la doctrine républicaine de gouvernement des esprits.

---

<sup>31</sup> La plupart des ouvrages parus sur l'émulation, les récompenses, les distinctions personnelles entre 1770 et 1810 semblent inspirés de la philosophie selon laquelle « les passions des hommes, convenablement dirigées, tournent au profit de la société ». Cf. P.H.D. d'Holbach, *La politique naturelle ou discours sur les vrais principes du gouvernement*, Londres, 1773. Pendant la période révolutionnaire, P.-L. Roederer en est un porte-parole fidèle, lui qui ne cesse de répéter qu'on peut « prendre possession des actions humaines à leur source », parce que les mêmes passions, modifiées suivant les différentes formes de gouvernement, produisent les vices et les vertus contraires. Cf. son *Cours d'organisation sociale* de 1793, *op. cit.*

<sup>32</sup> Mme Delaunay-Vallée rapporte une anecdote captivante sur la dispute qui éclata entre les sœurs de Napoléon lors la première remise de la légion d'honneur, pour décider si leurs mariages respectifs imposaient ou non une nouvelle hiérarchie entre elles, et donc de nouvelles places à la tribune, relativement à l'Empereur ; le lendemain, visiblement poussé à réclamer, en tant que beau-frère, un titre de prince à l'Empereur, Murat se plaignit de « l'orgueil de nos femmes » qui fait « fermenter le nôtre et nous pousse à des démarches dont je suis honteux ». *Mémoires et souvenirs d'une femme de qualité, sur le Consulat et l'Empire*, tome deuxième, Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830.